

Dossier de candidature

Fiche de renseignements

Pseudonyme : PALOMA HERMINE HIDALGO

Nom : HIDALGO-BLANCHET Prénom : PALOMA, HERMINE

Date de naissance : 12/11/88 Nationalité : Française

Adresse postale : 1 rue St-Léonie 75014 PARIS

Adresse email : hidalgopaloma@gmail.com

Téléphone : 06 07 57 73 95

Email :

Site internet :

La création est-elle votre principale source de revenus ?

Oui Non

Profession habituelle : Journaliste

Lieu de travail : Paris

N° de Sécurité Sociale : 288 11 36 044 064 04

Êtes-vous affilié à l'Agessa ? Si oui, votre n° d'affiliation : Non

A la Maison des Artistes ? Si oui, votre n° d'affiliation :

Êtes-vous dispensé de précompte Agessa ou MDA ? Si oui, merci de joindre la copie de votre dispense de précompte aux pièces du dossier. Non,

Lors de la résidence, envisagez-vous de venir avec votre véhicule personnel ?

Oui Non

Période de présence préférée :

Octobre à décembre 2024

Avril à juin 2025

1. Avec quel public scolaire (de l'école primaire au post-bac) aimeriez-vous travailler lors de votre résidence ? Avez-vous déjà eu des expériences avec ces publics par le passé ?

Je suis allée avec les publics jeune, scolaire, étudiant.
S'ai enseigné l'écriture journalistique et critique à Sciences Po Paris (licence et master) et participé comme autrice invitée à des échanges avec des publics étudiants (La Générale...)

2. Avec quel public adulte aimeriez-vous travailler lors de votre résidence ?

Avez-vous déjà eu des expériences avec ces publics par le passé ?
S'ai participé en tant que poète invitée à des échanges et débats avec des publics adultes (Maison de la poésie de Normandie, librairie l'Ecurie des Pages, Cirque Le Petit que, Garage Théâtre....)

3. Quel type d'artiste souhaitez-vous inviter lors de votre carte blanche ? Quel type de format (lecture, rencontre, autre) imaginez-vous pour cette soirée ?

Je souhaiterais inviter le poète, écrivain et passeur de textes Dominique Sampiero à l'occasion d'une soirée lecture-rencontre, éventuellement suivie d'un échange/débat autour de l'écriture poétique.

Accepterez-vous, lors des rencontres liées à la résidence, que soient pris enregistrements audio, vidéo ou photos ?

Oui Non

Bénéficiez-vous d'une autre bourse d'écriture ou d'une autre résidence dans l'année à venir, ou avez-vous bénéficié d'une bourse ou résidence dans l'année passée ?

Oui Non

Si oui, quelles sont ou ont été les conditions d'accueil, le lieu d'accueil et la période ?

Pièces obligatoires à joindre

Pour faciliter la lecture, merci de rédiger vos documents en police Times New Roman, taille 12 et interligne 1,5.

- Une note de présentation du projet d'écriture (2 pages maximum)
- Une bibliographie (1 page maximum)
- Un exemplaire papier et PDF de votre dernière publication

Résidence d'écriture à la Maison de la Poésie de Rennes

Recueil poétique

Dirty Blond ou Le Corps sans organes

Dirty Blond ou Le Corps sans organes : tel est le titre de mon projet. Le sujet principal en est la dyspraxie, un trouble neurologique chronique apparaissant dans l'enfance, affectant le contrôle, la coordination et la planification d'un geste moteur. La personne qui en souffre se voit inapte à réaliser une séquence de gestes harmonieuse et efficace du fait de l'imprécision de ces derniers. Je suis moi-même dyspraxique, éprouvant d'immenses difficultés pour planifier, reproduire un mouvement, faisant preuve de malhabileté dans nombre d'activités physiques – dont la danse.

C'est donc un motif autobiographique qui m'anime et justifie, au moins pour partie, mon projet d'écriture poétique. La danse a toujours été une chose importante pour moi : à plusieurs reprises, j'ai tenté de la pratiquer mais pour achopper chaque fois contre ma pathologie. Ce fut par exemple le cas lors d'un stage au Théâtre de Chaillot avec Richard Siegal : mes troubles du rythme, de planification des mouvements, ma latérisation difficile, m'ont vite imposé leurs limites infranchissables. Aujourd'hui, mon désir de danse, hélas irréalisable, s'incarne par transfert dans l'écriture poétique, où parole et corps me semblent se rejoindre dans l'espace.

C'est ainsi qu'est née mon envie de développer une variation poétique autour du *Vilain Petit Canard*, à travers la figure d'une jeune femme blonde dyspraxique, née dans une famille de danseurs andalous – et bruns. Ce personnage (qui touche au plus intime de moi-même mais relève aussi de l'universel) se rêve danseuse, jusqu'à l'obsession – comme si son corps, qui ne suit pas, qui ne peut investir l'espace, était séparé d'elle – un peu comme dans l'expérience mystique du « voyage astral » – et qu'il était délivré des contraintes de la normalité de l'espace et de la chair. Il s'agit en fait, par l'écriture poétique, de permettre une exploration *positive* et *diffrérente* du corps et de la danse. Mon texte sera ainsi l'occasion de réaliser un travail global sur le corps et son imaginaire, sur la vitalité, la coordination, la maladresse, sur le temps physiquement vécu, sur le rythme et sur

l'espace vus au travers du prisme de la dyspraxie ; sur le suspens poétique du geste et de la parole quand leur enchaînement se révèle difficile et n'épouse pas le flux de la normalité. La figure de femme de mon projet s'inspire du « corps sans organes » d'Antonin Artaud dans *Pour en finir avec le jugement de dieu*, dont le texte suit :

*L'homme est malade parce qu'il est mal construit.
Il faut se décider à le mettre à nu pour lui gratter
cet animalcule qui le démange mortellement,
ieu,
et avec dieu,
ses organes.*

*Car liez-moi si vous le voulez,
mais il n'y a rien de plus inutile qu'un organe.*

*Lorsque vous lui aurez fait un corps sans organes,
alors vous l'aurez délivré de tous ses automatismes
et rendu à sa véritable liberté.*

*Alors vous lui réapprendrez à danser à l'envers
comme dans le délire des bals musette
et cet envers sera son véritable endroit.*

L'analyse d'un corps sans organe (CsO), ainsi que le proposent également Deleuze et Guattari dans *Mille Plateaux*, aide aussi à penser le corps dansant tel qu'il émerge au bord de l'effondrement.

Il faut comprendre tout ce qui précède comme autant de pistes de travail – et comme autant d'énigmes à mes yeux, ma seule certitude aujourd'hui résidant dans mon désir de les explorer poétiquement.

Paloma Hermine Hidalgo

Paloma Hermine Hidalgo

Bibliographie

Livres

- . **Rien, le ciel peut-être**, poésie, lauréat de la Bourse Gina Chenouard de la Société des Gens de Lettres 2021, Éditions Sans Escale, 2023, préface de Dominique Sampiero, **actuellement finaliste du Prix Apollinaire Découverte 2023**.
- . **Cristina**, Éditions Le Réalgar, poésie, 2020, paru sous l'hétéronyme de Caloniz Herminia. Sélectionné pour le Prix SGDL Révélation de Poésie 2020 et finaliste du Prix Mac Orlan 2021. Réédition en 2023, préface d'Alain Borer, sous le nom de Paloma Hermine Hidalgo.

Parutions en revues

Nouvelles et poèmes parus dans les revues littéraires *Frictions*, *Po&sie*, *Europe*, *Versants*...

À paraître

- . **De cette ombre indigo qu'on voit aux baies d'açai**, livre d'artiste, œuvres de Jacky Essirard, à paraître en décembre 2023.
- . **Matériaux Maman**, roman, lauréat du Centre National du Livre en 2021, à paraître aux Éditions de Corlevour en janvier 2024.
- . **La Grâce, anthologie du Printemps des Poètes**, Le Castor Astral Éditeur, à paraître en 2024.

Théâtre et scène

- . **Rien, le ciel peut-être**, lecture à La Maison de la Poésie, Paris, 2023.
- . **La Reine cousue**, présentation de Bernadette Bost, revue *Frictions*, 2023 / Texte « Remarqué » à l'occasion du concours francophone des Journées de Lyon des auteurs de théâtre 2022.
- . **Sacrilège**, La Générale, Paris, 2022.
- . **Cristina**, Cirque électrique, Paris, 2021.
- . **Zelda**, d'après Zelda et Francis Scott Fitzgerald, American Center for the Arts, Paris, 2011.
- . **Paris, Texas**, d'après Wim Wenders, American Center for the Arts, Paris, 2011.



Rien, le ciel peut-être

Paloma Hermine Hidalgo

Jeune poète découverte par Michel Deguy, Paloma Hermine Hidalgo est l'auteur d'un premier livre subversif, salué par le monde littéraire (*Cristina*, 2020, réédition en 2023, Le Réalgar). Dérangeants, ses textes mêlent cruauté, baroque et féerie, abordant notamment la folie, le crime sexuel. S'ils reposent souvent sur une base autobiographique, ils entendent la transcender par la fiction pour toucher à l'incommunicabilité de la douleur et de la jouissance.

« Se déposséder de toutes les dépossessions. C'est ce qui est bouleversant dans cette poésie qui va compter dans les années à venir par une esthétique qui met en mouvement une éthique inversée. Ce total dépouillement si proche du rêve quand il nous recouvre, preuve de l'état d'écriture comme abandon au réel qui nous revient en pleine figure quand nous avons tout perdu, est poignant, bouleversant. » Dominique Sampiero

L'auteur a bénéficié en 2021 du soutien de la Bourse Chenouard de création de poésie, remise par la SGDL, pour écrire ce livre.

9 782491 438234



Prix : 15€



Rien, le ciel peut-être
Paloma Herminie F



Rien, le ciel peut-être

—
Paloma Hermine Hidalgo

Préface
Dominique Sampiero

Les éditions SANS ESCALE





RIEN, LE CIEL PEUT-ETRE

Paloma Hermine Hidalgo

poésies

Préface de Dominique Sampiero

L'auteur a bénéficié en 2021 du soutien de la Bourse Chenouard de création de poésie, remise par la SGDL,
pour écrire ce livre.





Brutalité divine

Je vous en prie. Prenez le temps de capturer ce livre à bras-le-corps, dérobez-le au temps quotidien ! Emparez-vous de son écume comme on serre une aube d'absinthe et de menthe contre soi. Un vertige, un ravisement. Le double bordel d'une ombre dans le miroir. Prenez le temps de pleurer vos écorces.

« Je te magnifierai, putain, si tu me donnes la main... »

Lisez-le allongés dans un lit ou dans les Calendula, au cœur d'une forêt, ayez peur des craquements et de la lumière, du souffle animal des sangliers ou des biches, laissez-vous envahir du plus profond vers la fleur de peau, épaules offertes aux linges brûlants de la présence, aux mousses de l'humide volupté, au velours d'une nuit aux mains baladeuses. Il vous tombera des mains avant de vous ouvrir les yeux avec ses doigts « d'espadrille ».





« La belle, c'est toi ; en tout la plus belle, toute grâce à toute femme est dérobée par toi. »

Lisez-le en embrassant quelqu'un ou en faisant l'amour peut-être, pourquoi pas, en écoutant *Libertango* d'Astor Piazzolla, en murmurant ou à voix haute un extrait comme parfum, encens, appétence à vos actes. Savourez votre désir et celui de l'autre, et quand votre gorge sera sèche, ne craignez rien, vous devrez boire un peu de cette lumière gorgée dans chaque neige dérobée au « je veux mourir » des pages.

Vous dévorerez cru comme on boit bouche à bouche des proses en forme de baisers cuisants, insistants, profonds, pulpes qui vous mangeront toutes les lèvres et le visage peut-être. Vous inciserez votre propre silence à cet « ensoleillement ».

« Tes lèvres au-devant des miennes me croquent. »

On est déchiré mot à mot, page à page, emporté, envoûté, dérobé par une beauté sauvage, indomptée, fière, ombrageuse, insultante, raffinée, volontairement rugueuse, ouvragée, cannibale, intimidante, effarouchée puis inquiète, interdite, sidérée, épouvantée, désorientée, honteuse, perplexe, puis éblouie, originelle, toute en courbe et en creux, en avalanches aussi de caresses ou de morsures. Entre le refus et le OUI qui s'en veut de lâcher prise Qui jouit ? Avec qui ? Jusqu'où de la folie à admettre ? Déchirant la langue comme on déchire la conscience ?



« Tu danserais presque, madone, comme au sein
danserait ton enfant. »

Des proses qui en posent, en jettent-là, nous jettent au sol, en imposent avec fermeté, comme à leur insu, car tellement sincères, entières, décapitées de leur volonté, de leur contrôle dans le sens d'une censure impossible, avec des images comme des pierres coupantes, saignantes, des morceaux de nous aiguisés tels des silex.

« Broc d'eau fraîche sur le gril. C'est le soir, l'agneau suppure contre l'étoile, le thym crépite vers l'oraison. »

Supplication, offrande, à celle qui absorbe et le désir et la pensée de tout un être tendu vers elle, par sa chair et son essence. Le corps danse mot à mot sa magnificence de ronces et de fleurs odorantes comme des sexes ouverts, des appels aux mains, aux doigts, aux salives, langues bousculées par l'impatience, la folie orgiaque du désir, bafouillant des mots de bafouille justement, toutes sèves dehors.

Qui est cette enfant qui parle à une femme, merde ? Qui est cet être intronisé malgré elle, à ses creux, son désir, son plaisir au bord du néant, du sang en contour à ses lèvres, fragilité meurtrie de cajoles dans un courant d'air de transgressions, de malédictions inabouties, inventant des à-coups, des oscillations et de la langue pour tenir, résister, devenir forte dans la tempête, le chaos, puis céder quand même parce que c'est trop bon ? Et qui suis-je moi, naufrage ou héros, dans cette tempête ?





Quelle est donc l'origine de cette furie de vivre, de quelle nature parle cet instinct de survie pour avancer, déclamer, admettre, plier et résister, refuser et accueillir l'impensable, l'inavouable d'une scène qui dérobe le corps à toutes ses décisions, Dieu tout à coup, apparaissant dans l'innommable d'une caresse comme une crasse, orgasme dédié à l'interdit qui nous agenouille pourtant, nous plie en deux comme une faux, nuque renversée dans cet au-delà du corps ?

« L'une et l'autre : joie bandée vers le haut, pénétrant à paumes tendues, comme on nage, le bleu. »

L'inceste. L'un, geste. L'UN cesse. Car l'inceste est hors sujet. Ni scandale ni violation de domicile. Il ne s'agit pas d'une poésie à esclandre ou à sensation. Surtout après de longues années de refus, ascèse imposée par les autres effrayés par tant de puissance, une sorte de traversée en solitaire, un tour du monde en passant par le Cap Horn de la chair. Au contraire. Nous franchissons un fracas. Une confusion initiatique. Moi égal toi égal moi égal quoi ? Abasourdi, le lecteur vacille dans le chaos de tous ses troubles

Une parole d'inversion, un chant du dedans/dehors, mère devenue enfant, fille devenue amante de porcelaine, pénis devenu lèvre, lèvre devenue couteau, et sein, neige, accrochées l'une à l'autre comme siamoises dans cette petite mort définitive, à laquelle il n'y aura jamais d'issue, jamais, à part celle d'admettre qu'en tombant ensemble, dans le néant de ces étreintes sans fin, viendra au monde



une troisième entité, une langue en fait, la langue même de ces proses payées au prix fort.

Car il a fallu à Paloma Hermine Hidalgo, écrire, se taper la tête contre l'infini, hurler des caresses impossibles, intenables, se parler à travers la nuit étouffée du corps, inventer jusqu'à êtreindre chair des mots, chair de l'âme, chair de l'autre, pour se sauver, survivre à cet écartèlement des contradictions, entre offenses et tabous, refoulement et folie, pleine conscience et culpabilité.

Non. Chaque prose dit Non à cet entassement de la souffrance. Chaque prose inverse, prend le pouvoir sur son viol. Chaque prose, en coup de poing à l'estomac de cette panique qui aurait pu tout ravager réveille les stigmates de la présence en conscience guerrière. Il s'agit de passer de l'état de victime à celui de souveraineté, d'esclave à celui de nuage, de petite fille à celui de femme en cendres.

C'est alors un surgissement, une éjaculation blanche, au fruit des lèvres vers les lèvres des rythmes sonores qui ouvriront dans le passé une brèche capable de laisser passer.

Alors nous échappons à l'asile. Les lourdes grilles s'ouvrent. Les barreaux de l'anorexie, de l'aphasie et de l'autolyse. Nous revenons du plus loin de nous-même. À chaque métaphore, chaque pieu d'image arrachée aux ténèbres du refoulé et enfoncé dans le cœur du vampire abusant de nos forces, nous nous redressons dans la chair meurtrie comme pour dire merci à cette vie sauve. Prendre corps. Reprendre



corps. Se déposséder de toutes les dépossessions. C'est ce qui est bouleversant dans cette poésie qui va compter dans les années à venir par une esthétique qui met en mouvement une éthique inversée.

Ce total dépouillement si proche du rêve quand il nous recouvre, preuve de l'état d'écriture comme abandon au réel qui nous revient en pleine figure quand nous avons tout perdu, est poignant, bouleversant. C'est ce qui fait la force émouvante de ce livre. La justesse d'un égarement devenu présence au monde. À l'autre. À nos propres blessures et leur force de représentation. Alors, lisez, pleurez, jouissez et soyez maudits de beauté !

« Mourir. Un soir, trop rabougries pour jouer encore, les poupées montent au ciel, près de Dieu, qui les change en cristaux. »

Mars 2023
Dominique Sampiero







La revue *Frictions* (n° 34) a par ailleurs publié un extrait du présent texte sous le titre « La Neige tatouée ».

L'auteur remercie Eugène et Bona.







Je te magnifierai, putain, si tu me donnes la main – plante docile qui, dans sa pause muette, sans mouvement ni tiédeur, se refuse en toute chose. Donne : je te sacrifierai colombe, pur agneau, te ferai l'offrande d'os de seiches, de corne de narval – s'il s'en échoue sur la côte.





La belle, c'est toi ; en tout, la plus belle, toute grâce à toute femme est dérobée par toi. Jamais, autant qu'en mes soins, reine ne se dira si chérie. Quitte ton espadrille ; donne ton talon à baiser. Grande Poupée m'adore. Ou je veux mourir. Ou j'inciserai la voûte de ton pied – tu iras sur le sel.





Nos ombres coulent sur le bois. Tu pourrais, ce soir, t'attendrir à mon flanc, mais cinglés à plaisir d'une cravache rosie. Nerfs blonds enlacés – leurs tresses veinent mon flanc. Tu mets à dormir ton alliance dans la terre. Jet de métal. Pincée de sel sur la plaie – coule jusqu'à la glaise. Sois ma femme. Or et strass, les longues étoiles glissent du ciel, concorde, nos noces, notre empire où jamais la lune ne sombre : à la lune, dès l'aube, tu ordonnes, et elle obtempère. Ça pleure. Larmes sur le tertre où s'agenouille l'amour. À nos pieds : noyaux, prunes miraculeuses. Aromates pour nos corps. Qui peuvent pourrir.



Eau, croûtes de pain ramollies d'huile – Margarita pour tout dessert. J'écorce le cédrat, frotte nos verres d'agrume, de sel. Et : Cointreau, téquila, sucre, ma Neige, pour nous rincer le cœur. L'alcool grimpe. Mon foie : vésicule naine. Moiteur. Sans rien en bouche que la bile, mains croisées vers ta gorge. D'un glaçon, tu brûles la mienne : mes lèvres s'ouvrent en un baiser.





Grève sableuse. L'une et l'autre : joie bandée vers le haut, pénétrant à paumes tendues, comme on nage, le bleu. Je ne reçois de toi ni le sel ni les embruns. Juste, au creux des mains : poissons de roche, entre chair et pierre, oursins, caprelles, hippocampes. Tu têtes, lascive, un couteau. Tes lèvres s'empoissent de gris – l'eau glauque, ta bouche l'assombrirait encore.





Tu longes l'océan. La lumière : blottie dans les sables alluvions, dans les éclairs de peau. Ça coupe, Neige ! J'accours, tête, en consolation, ta blessure – la lune la brûle. Toi, sous les baisers : Ma neige, ma soleille. Tes lèvres, au-devant des miennes, me croquent. Et ma bouche renaît, te renouvelle ses soins. Dis-moi, Poupée, pourquoi le ciel ébloui d'astres est-il si noir, quand un seul soleil permet le jour ? Toi qui as plus d'hommes que la nuit d'étoiles, ta neige, ta soleille ne suffit-elle pas à ta lumière ?





Pour toi, les murs les plus gâtés, tavelés de lianes – comme ceux de ces mondes, Sicile, Chypre, que tu révères –, sont, sinon les plus beaux, du moins les plus propres à cerner nos baisers. Gardienne, ici, de l'enceinte moussue, tu câlines au chuchotis que tu perçois des pierres. Ne bride pas mon ardeur : grimpes-y ; frotte-t'y ; ne dis mot.





Os de seiche, crabes en oblique. Minutes à s'éclabouir. Entre mes cuisses : Poupée. Porcelaine aux yeux fauve ; guêtres en cuir roux, toute soie festonnée ; pied de neige pris dans le brodequin. Je couvre ta blondeur : bonnet de bain à fleurs de dahlias – je croque les pétales, suis de la langue leur feuillage. Du sable, soudain, dans le cou de Poupée – le soleil lui ouvre les jointures. Je la mène, nue, laver ses articulations dans l'écume. Et, prenant la plus frêle attache où je compte les jours, lèche, sableuse, la charnière des doigts. Je voudrais être une poupée pour qu'on me touche.





Cinéma en plein ciel. Ton hamac – ses cordes, là-bas, près de l'étoile. Mais cillant l'écran – croquer, bruissant, le pop. Vers des graines en quenouilles émiettées par ta main ; si je fais de ta lèvre le jaune le plus doux, du corn, elle mènera vers ma bouche ces cosses crépitant de cœur. Leur sel, Poupée, sans répit me constelle ; et le sel de tes doigts rompu à m'étoiler.





Grande Poupée qui déguste : si ton amante t'est chère, cède-lui quelque fruit, qu'elle le porte à sa bouche. Où que soit ton arbre, sa tendresse s'y repose. Il est juste qu'on l'arrose de sucs, qu'elle veuille des plaisirs dignes de son étroitesse. Offre-lui tes doigts, sans l'ongle qui rougit, qu'elle dise, redise – et que les vignes l'entendent – ton nom. Exauce son désir de voir sous tes phalanges naître une pêche à peau rose, pour qu'éprise, adorant ton objet, tu penses : Neige a pour corps un fruit.





Garde-toi des miroirs. Qui te tiennent, captive, dans le pur sein d'un cercle. Qui hissent sur ta rousseur une auréole fauve – ton visage, qui calcine, et vers quoi tu te courbes. En zodiaque à tes tempes : litanie d'ellipses, comètes potelées – de foudre.





Mourir. Un soir, trop rabougries pour jouer encore, les poupées montent au ciel, près de Dieu, qui les change en cristaux. Je fixe la voûte : du bleu le plus nu, d'autres poupées, très loin, brasillent. Et quand on meurt, dis, c'est pour toute la nuit ? Tu restes sans un mot. Et la pensée de ces vies qui, là-haut, s'éteignent, s'allument, de ce qui, tout là-bas, s'incarne en planètes, entre en fusion dans ta caresse. Cela dans l'obscurité. Sans se voir. Sans savoir quel visage tu me tends.





Romps tes cycles, aime. Sève, résine : assez de tout ce rouge, garance. Bien assez de ton sang dans mes veines – dans mes tréfonds, qui l'enserrent.





Nativité. Voile-moi de festons, langes, cédrats confits, pistaches, pour ton désir à pâle dentelure. L'alcôve : notre crèche. Dans le ciel, derrière l'astre à queue, trompettent les anges – musettes, hautbois, tambours de Basques s'étoilent en messe païenne. Tu danserais presque, madone, comme au sein danserait ton enfant. Bêtes, orgues, météores, en soufflerie – concorde universelle.





Broc d'eau fraîche sur le gril. C'est le soir, l'agneau suppure contre l'étoile, le thym crépite vers l'oraison. Soufflet de forge à chaud, fumet d'acier – zéphyr animal vers la lune. Immoler la bête, sa chair à confire en jarres – et que la goûtent nos lèvres jointes.





Rameaux, écorces fines : couche élastique où se pelotonnent nos jarretelles, sur la jonchée ne sentent ni racines, ni pierres, dorment d'un sommeil tendre, tandis que les berce la mousse, que luisent aux branches guère feuillues les fruits.





Et tu pries. Mais rien, sous la caresse : ciel muet, pas même un chuchotis, comme on coule à l'oreille un mot tendre ; rien, le ciel peut-être ailleurs sonate – aphone, là, sphère de nues grises, deuil anthracite. Et tu transpires : sanglots dévalant la gorge, cataracte, tout ça qui mouille, au sol, les pierres. Paumes rivées au ciel de poix fuligineux, de pure obscénité – pas un astre n'y brille.





Branchages. Paradis, figues miraculeuses. *Petits asiles pour amantes*. Lits menuisés de cèdre, où ruisseler. La lune et ses phases, les étoiles marines éprouvent, dans leur chair, l'attrait de la cime et du tronc.





Noces. Ta couronne est de tiges – qu'elle traîne sur ta nuque en mauvais équilibre, touffe de véronique mâle, sueur, mousses, où s'abreuve ta peau. Sous l'auroreole, hallier d'épines ; lichens, russules, mésanges, tout ça qui buissonne à ton front ; carillons, oiseaux de feu, fleurs de nuits sur le mont chauve.





Viens, poupine, dans la nuit de juillet. Viens, que je te touche, à moins que je ne palpe, appréciant de mes paumes le galbe de ton bras gras – la mode en nos domaines. Et que la mer est frêle. Tu rêves, dans les calanques, des tavernes où suintent, bouche bée sur braséros, congres pâles, limandes. Goûte. Contre moi je te tiens, équarrie dans mes larmes – non, ce n'est plus la neige, ou la neige est salée – et l'étoile, baie filante, tisonne l'ombre.





Il est, à dire vrai, baratté, notre amour. Comme à dos d'âne
on le porte. En panier à fruits, palanquin de branches, à
l'échine d'un bourriquet – guère dodu, nourri de pêches
vertes et de coliques : sa monture en poussière et pierraille.
Tant secoué, notre amour, que mettant pied à terre, il croit,
dans ses nausées de cahotée, rendre âme, bile, fruits aqueux.





Conte-moi, Poupée, les criques de pampre noir ; l'étable, l'origan foulé ; ce rose poussiéreux, quand la nuit n'est plus, et pas l'aube encore ; cette clarté faste à tes charmes, dont ta pudeur se vêt. Tu descends vers la mer. Ta blondeur dérobe un ventre pêche ; ta jupe rongée d'iode appartient au limon – et qu'en voile le peu ? Sveltesse point chiche. Viens, Poupée, viens, sucre encore ces toasts que je te beurre ; bois le cidre fort, plonge dans la crème l'ananas, les dés de pastèque ; lèche à mes doigts l'eau des prunes miellées. Mange et crois, Poupée ; c'est en l'œuvre charnelle que j'aime le mieux la chair ; et qu'entourant de vigne ton corps, je hais sentir une côte s'aiguiser à mon flanc.





Je dirai, redirai, pour que ton dieu l'entende, le nom de nos étreintes ; te flattant de la lèvre, encore ! – assoiffée –, tarirai pour toi l'eau vive de tes larmes : tendresse qui les trait de ton œil. Grande Poupée, à supposer ton dieu mélomane et si perdurent nos baisers, enseigne-moi ton chant. Touche, d'un plectre, ma gorge ; instille à tes baisers les notes ; ces accords, j'y boirai – tant que ma bouche ira, à tes lèvres arquées, je ravirai ton timbre. Les anges ? S'ils sont sourds, j'invoquerai les morts.





Ne brûle pas, chérie, de ces anciens tourments qu'à l'ombre
des glycines j'ai voulu t'infliger. Ce que j'ai pu commettre,
frivole, nymphette, je m'en blâme plus encore que de
t'avoir giflée. Catin, fruit pendu au verger : quelle force est
d'amour, si rudement patiente, et qui ne se flétrit ? Tant
qu'à tes yeux j'eus quelque attrait, qu'à nulle poutrone n'alla
ta tendresse, et à ses doigts ton suc, j'ai vécu plus comblée
qu'une reine de Palmyre.





Poupée, tout l'hiver, me prodigue ses soins. Vers avril, je songe à la combler : bâton carmin pour ses lèvres, Dior ou Lancôme ; joncs d'or entrelacés d'une juste lourdeur ? Mais cajolant son cul en de larges tendresses, je ne donne à Poupée qu'une aiguille de genièvre. Et que m'offre-t-elle ? Sa paume, qui, sans objet, se porte à ma fossette. « Je t'accorde ma main, son empreinte cuisante ». J'ai tordu tes phalanges, vénale : c'est chérir que je veux, non pas être giflée.





Quelque chambre de soie – hygiène des miroirs, du conte unique. Et je suis à tes pieds, *cœur et sœur*. Pour ta vertu, les chimies du ciel. Je suis, aux pieds de l’ange immense, une hirsute au poil blond. Mais toi, *cœur et sœur* : des perles clapotent à ta gorge. Nacres douces à tes yeux, sautoirs d’eau douce. Pour qu’ornée d’un pendant, tu mouilles, Poupée, en une mer qui n’est tienne ? Pourquoi, corps parasites, l’iris et l’iode, si la candeur ne luit entre leurs sphères ?





Pas facile, Grande Poupée, d'égaler Petite Neige. Éprouvant leurs pines et ta paume négligeant de les lustrer encore, tu te lasses, un jour, des castrats, dont te plaisaient la queue. Bien le bonjour, Poupée. Pour prix de tes faveurs, me dis-tu sous les pampres, je veux ceindre ton bassin de ces vrilles aux tons roses. Contre brassées de vignes, enlacement sensuel. Et tu fleuris mes hanches, tressant, d'une main, ma chatte et mon cœur. Cette croupe parée, natte-la de sévices ; cuir blessant ma peau, plaies teignant mes reins ; je cueillerai ce fouet où s'empreint ma neige.





Je te porte, laiteuse, au sein de ma moiteur. Tu dardes tant de traits ; pêches d'une peau neigeuse, cerises d'une robe brune. Vénus, les suçant : « Je quitterais mon corps, flétrirais mes pétales, pour licher en salope ces fruits doubles et veinés ». Faut-il que je jalouse ! Voile-lui, ma garce, ton verger, d'où sourd le suc dès que ma lèvre le presse !





Bien possible gorgone : crâne rouge de crotales, constellations
par tout le corps – ta crinière andrinople, rousseur aux
tempes : ponceau brouté d'exuvie.





Lie des algues, Poupée : c'est ton plaisir. Mèle varech et fucus, rehausse le goémon de perles, de sels crus. Viens à l'eau, bijoutière : c'est juillet. Que l'iode te prodigue ses accords, que les crêtes à tes reins fondent en mousse blème, qu'une écume oigne ton cheveu natté. Et tu crawles, brunie, t'ensoleillant les tresses ; paupière en orgasme ; lèvres fouillées du va-et-vient d'embruns. Mais, Poupée, tu le sais, c'est la loi de nos baignades que soit plus humide, plus constant que toute mer le ressac de nos doigts.





Ce qu'à tes lèvres je porte d'offrande obscène, selon ces lois
aqueuses de Lesbos notre atoll, accepte-le, mouillé, de mes
larmes d'enfant. Mangue embouchée par une garce, tétant
l'eau claire aux lèvres frêles : tu lampes ce fruit où ta patience
s'empreint. Mais ces bontés font qu'en larmes constantes se
liquéfie ta Neige. Elle se consume en cendres, puis fond en
eau sous toi : tu la fais donc crever, et toi seule, deux fois.





Neige, sous l'aubépine, chante sa haute Poupée, vrilles tressées pour elle en couronnes de Christ. De l'enfance à ce jour, une tendresse patiente nous a nouées ensemble. Cueillant mauves et baies à la tige si frêle, célèbre-les toutes deux symboles de nos vices. Poupée, de main lascive, natte la fleur à la ronce ; et s'il te plaît d'en jouer, j'imiterai, faune tendre, le cri des bêtes rouées. À mes reins sans défense, fais cingler l'épine. Affûte, doucette ! Il me faut plus que la caresse : je veux de toi jouir à pleine ronce, plus avant, m'attendrir, au gré de tes sévices, prendre à larmes d'épines le plaisir humide. Qu'à tes soins l'on m'arrache, j'irai parer cette trique où la mauve flétrit ; priant, ma vie durant, pour cette hampe et pour toi, je passerai, Poupée, pour chantre de tes crimes. Cingle. Sois fermée à mes pleurs, fermée aux plaintes nues : l'amour des vrilles le veut.



Toi qui es mon eau, cœur en cru, ressac ; je lampe tes
étreintes, les flattant de la main – et que s'y gave ma langue
en tortil de luxure. Fendant ta mousse à pas de corail, j'y
prends ma lippée de tendre eau cavalante. Murène, s'il est
vrai que l'écume te prodigue une sœur, que dans sa cruauté
t'arrache le limon, tête – encore ! – l'absolu, l'eau comme
sang – pâmoissons de varech aux plis goulus des crêtes. À
ses lèvres, modèle-toi une âme ; ses paumes, liches-y, tant
que le sel y va.





Cède-moi un peu, palombe, de caresse ; à l'affût de ta bouche, j'y cours avec appeaux pour prendre à la pipée le frouement de ta chatte. Cajole : sois clémente pour qui t'aime. Sifflant par criques, ornières, et par écarts de landes, j'aurai, piquée d'oiselage, joué tes pennes et ton sang, vers quoi ma paume se hâte.





J'ai revu ces jours, près des baraqués à putés, où ta dent croquait des figues au sel. Puis rien. L'eau ployant un peu. Verte issue de la mort. Sombre – rien d'étonnant, elle clapote sur les pierres glauques – et vierge – le trépas lave toute plaie. Ta joliesse, Poupée, était la parade des chiennes dans leur rut. Je ne blâme ni tes fards, ni tes voiles ; brigue, du moins, la joie de t'humilier. Rince, catin, l'orgueil de tes lèvres, qu'elles s'empoissent des mots : « Je meurs de vivre, et vis de mort ». Je veux t'enfouir comme un chien sous les ormes ; toi et ton Dieu êtes une tare, dans un ciel sans objet.





Rosier cent-feuilles : fleuraison d'un sein. Empreinte de Chypre, sillage baumé dans la fraîcheur des plantes ; accord de nectarines ; le fond s'étire en pointes de vanille, fève tonka. Et mes mains qui t'assiègent. Et ma peau qui t'exige. Un peu, beaucoup : candeur de t'effeuiller à la manière des hommes.





Combes à glace, lacs d'eau frêles : tu hais cette blancheur où s'achèvent les ronces. Quelque rage que tu portes, quelque jeûne d'amour qui se dessine à tes yeux, c'est pour moi une énigme. Et comme luisent tes éclairs, tu sais, minette, te dérober, avare de cette grâce d'offrir à laquelle je me prête. Passion ? La foudre le prédit, s'abattant près d'un arbre : nous suinterons sur ce bois. Ne crains pas : nul amour, Poupée, non, nul sexe ; mais, comètes, étoiles crucifiées ; pas cul, Poupée, pas chatte, peut-être pluie de sang ; l'épieu trouant nos bustes, toutes deux crever, clouées au chêne amer, d'assez spacieuse écorce pour y nicher deux mortes.





Ton cœur est de terre cuite ; fends-le donc à mon front.
Puterelle, tu ne sais avec quel feu sur le tremble, le babil
de ta glaise ouvre à nos grâces la mort.





Je glanerai, pillarde, airelles, nectarines blessées. Poupée, cueillant de même, bat du pied l'ancolie – qu'il frappe, ce talon, le pétalement, que la moisson le porte aux plantes sveltes. Jamais Vénus ne fut plus obscène, dont la moiteur embuait le souffle. Jamais profane plus crue, qui dans l'ombre s'arquait sur le blé des nuits, comme aux coeurs d'églantines, frottées sous le ciel, tes lèvres suintent. D'une licence tu as souhait, et forces toute fleur à me ceindre la tempe. Quel blasphème si tu tresses la jonquille à l'aster, de tes phalanges de garce : une tiare de pistils que dénatte le vent.





Elle coulera rosâtre des crêtes, l'haleine adamantine de ta bouche putain. Parmi les criques que lapident les étoiles, j'ensevelis à tes pieds nos étreintes de lait. Et toi, Grande Poupée, brise l'alluvion, la joie ; brasse, ondine, la vase, dont l'âpre allegretto couronne ta fuite stellaire.





Cependant, matin, nos croupes seront cendres. Tu peux bien, rose-flirt, broder ton suaire d'argent, sertir sur diadème épitaphes et sonnets : coquettes et viragos, à même et noire enseigne logées, nous guette, pour nous mêler, la tombe ; auront bientôt leur terme oeillasses, câlins-câlous. Tes vapeurs et leur voracité, tes nerfs, ton cul : tout trépassera. Qu'on m'offre ce sépulcre – loin sous terre. Et que je t'amignonne, peau rongée, jusqu'à la diane du bugle, où nous baiserons en goules pour le Juge Éternel.





Oh, la gloriette qui mentait, – la clématite qui swinguait crétine. Dans la volière, les pondoirs – tu plumes ma digitale vers la peau grenue, neige d'Équateur. Le sang goutte, chez Bathory, aux alvéoles, dans les basse-cours – où le clapier des anges rougit l'enfant. Que tardes-tu, salope, à cesser mon calvaire ? Le miel, le sang gouttent. Une esquisse. Marâtre qui m'émonde, d'où coule tant de pollen qui rompt, s'y mêlant, mon sang ? C'est la joie d'une bourrelle qui te roue ; ta crue, ma sirupeuse, cascade de nos sévices.





Puis, dans le clos d'oranges, Poupée couronne l'été ; orne, celtique, ma tempe de myrtilles, ma nuque de ricin aux arcs venimeux. Sèves et onguents, vite ! et sequins, ma mie, leste-moi des pièces d'or et des présents de juin. Moi, mes sucs ; lèche, cœur prodigue. Fesse-la, ta rosière, dont le saccage de miel s'ouvre en brèche topaze. Et que l'étoile nous lorgne par les déserts de sauge — et les pâtres poivrés guignant sous les tonnelles.





Le cosmos, cette fois : une cruche de vieille terre. Nous sablerons kéfir, punch, prunelle ; cœurs d'artifice aux lèvres, tel cuir où lamper, pour la chute (presque) des mondes. Les cimes à cru : fourrures blessées – nous, comme singeant la neige entre les canyons, pognes ouatées de chanvre, mitaines (rêves de fêlure). Devant nous : finitude, angelots décatis.





Tu tortores, Poupée, de cinq à six museaux, dont te plaisent les groins d'opéra. Sur une table couplées, bâfrant à lèvres gargantua, nos crocs concertent d'un soin paprika – rousseur de la barbaque inouïe ! Si tu viens, mignonne, à boulotter ta truie, ses eaux céderont la victoire à ta fable. Pleure : aux édens gothiques, un duetto de lys — est-ce carnage qu'on absout ? — veloute sur l'étal.





Ornière de magies : cabriolets de bêtes, tanzanites, mâtures, au petit trot d'ânesse en leur bercail ; huit Citroën, blondes comme des fiacres ou de féerie – le tout dans la cadence des rosses. Même ces landaus tendent les aigrettes d'aube, flânant au pas des rosières sur leurs mules, des cocottes à damas – putes attifées pour l'idylle veloutine. Mais ramper aux morsures par l'air d'ambre et le rut ; aux balafres, par le pacte des azurs et des songes placenta ; aux martyrs en fleur, à ton carême liquide.





Il cascade des onyx sur ma Poupée gluante. Et j'étais sous l'agave brinquebalant tes diadèmes, une pouliche au crin d'amour, oreilles aux calcédoines et béryls des tiaras. Gaupe, tu brûlais d'éros menthe ; les eaux se givraient de ton image pute, quand ton œil biglait leur source. Mer, quel n'était ton tapage, berçant ton cours de breloques, modulé sur l'impair de nos colifichets !





Marâtre de clarté, damant pion au cosmos, au lys vrillé
d'aneth, à l'opale du Mexique, tu suces mon cœur à
moelle – il cède, se dompte. Tel qu'un dieu d'engelures,
tu me farcis de neige, d'ombres écrites par tes glaces. Les
frésias se gorgent ; leur blanc zozote avec les opéras mortels
dont ma chatte, prima donna, poudre sa sœur de beauté.





Oh, mais j'ai criblé, plus salope que tu ne crois, le calice d'amarante, et puis son goût de mort, de papillote ; c'était comme on poignarde l'épi, la graine des Toltèques. Vois-tu, ce que j'ai blessé, la tige zézayant, ou le Yucca bébé, et les arômes bizarres, et l'urine des vestales à goût de cacao, et celle des gougnottes contre les lits de sève, et toutes choses défuntes – elles sont, dans la terre, crânes en sucre pour la fête, os blessés par le vent, sans stèle, ni mémoire, rien dans le cœur, rien dans le corps, rien que l'éclipse de tourbe. Mais les anges tétent l'agave dans les fjords d'acier. Goûte : quand elle y va, la lèvre s'imbibe d'un sel chamane. Or une pointe de mon sein et le zircon crépite. Le dôme semi-précieux, va donc le sucer, va donc en faire du lait ! Juste ce qui s'émette, crache : diamant, mille cendres ; mon pis, mignonne, c'est une étoile brisée, l'aurore blette des astres.



Tu décanilles, madone, sans festin ni cortège, plus cruelle que le conte, aztèque et berbère ; ton fief, canyon, tour opiacée, bombe les tapiocas, par des pierres sans beauté, de chants violemment basques, maures, inuit. Qui changera ma gorge en eau, qui me noiera en lac de sanglots, que de nuit je te pleure, que de jour je te pleure ? Forains qui dodelinent sur les manèges bourgogne ; gnomes et colosses, ogrelets dans la fête lie-de-vin, vos piquettes tintinnabulent, gros papas effrayants, aux yeux pleins de kermesses, guignols de trogne et de bustes poivrés, padischah nains et doucement impérieux. Ta digitale éclate. Moi ? La pute à lèvre d'onagre, chevilles jointes dans l'alluvion des chairs – mon deuil de ta sveltesse qu'encorollent les ceps. Or c'est la loi des tribades, ma mie, que saignent plus que les pampres nos treilles de baisers.



Geyser d'où crève l'opale à la gorge des puys, source digne
à ma bouche d'être lippée : rince, mignonne, mes feux ;
tes pleins, tes déliés, greffe-les à ma langue ; et toi, lune,
secours des crêtes et des nuits, méprisant d'être jointe à ma
lèvre tarie, ôte la soif à ces flammes qui rognent le cœur
lépreux ; il te fera, pour gré, un blason de gougnotte, avec,
frappés dessus, tes quarts, lune de gypse.





Tu pleures, ma mie. En croix, tantôt, de plume, quand, à mon baiser, roule ton œil sur le lit de Papa. Et toujours, tu suintes, coulée dans l'élastique ; candeur des duvets câlinant les gisantes. J'ai vu l'aube brunir, Vénus sans qu'il fût nuit, et blêmir à tes reins les astres éclopés : ta foi de tribade mutilait les planètes. Et je verse des larmes d'aurore, Poupée, tortillant du linceul, quand tu bourrèles, fores mon ventre à ton écho, goûtant de tes bagouses l'eau ceinte entre mes flancs. L'émeraude ni le jade n'ont plus de tiédeur, à peine m'ont trouée tes breloques : car enfin je sanglote, choyée de tes dix bagues, quand à leurs entrelacs je suis jointe en pâture.



La laine des éveils, telle que les seins d'enfance. Fuseaux jusqu'à mi-ciel ; golfes tout jersey, où versent biquettes, agnelles de comptines. Partout, le stupre de cette bête-ci : toi. Car tu bêles, caprine, pour le sexe de tes ouailles : la race des bergères (matrones, gouines d'idylle) paît-elle sous les frisettes pour s'anémier au con dans le rêve angora ?





Nous voici toutes, chérie, à bruire sur tes rives, craignant de nous livrer parmi tes eaux lubriques, que ta paume officieuse fourbisse nos cauris. Ton œil perle en clovisse ; mais nul astre pour luire ; seules nos prières caracolant en délices muettes. Sappho m'en est témoin, à qui tu t'es vouée : je tremble en ta moiteur.





L'écorce des iguanes, la pyrotechnie des viols, – pourquoi pas, gueniche, le pillage et l'or grêle ? (et faillir, par les soies clapotantes, comme les diables en fleur sur l'aboi des corsaires ?) Vois : satin de ton caprice, fjord, golfe des bagatelles, la mer pirouette ; un louis d'or sature l'image — dans un écu, ta gouine barbote, croupion d'azur, cœur à demi sequin.





S'ensuit une mollesse, flûtes, presque musette (petit bal) : baroufs épars, staccato, la luisance aux yeux glycine. Lolitas à baltringue, petites notes en sirop ; vite, ton sexe enfant (j'ai pour la forme cessé de pétrir) musc de tremblette et toute candeur au seuil. Tu dardes tant de traits que (swing, boom, noce) tout flambe, est calciné. Ces feux, qui t'en pourvoit, Poupée, dont tu me cibles ? Quelque ardeur me poussant à le baisser, je mords à ton visage ; s'ensuit une mollesse, alto, cyprine, barcarolle pour ta chair.





Vint ta gloire – sait-on quand ? Corps en tige, un jour, voici ; le bouton se noue, gracie ; puis la corolle s’écarte – ainsi : l’œuvre florale, issue d’un même jour, et qu’un même jour étiole. Veines, entrailles, bile : l’âge, dans sa rigueur, les dépare et les blesse ; tes nattes, pâlissant, décatisront tes tempes ; les rides gâteront ton museau ; ta lèvre tarira sa parlote de miel ; ta chair, à ton sein, pendra. Grâce des fleurs si brève ; elle offre ses appas pour sitôt les ravir ; calice ne dure point – point ne durera ton faste ; la rose, née de tourbe, lui paie redevance, si féroce est le rapt des minutes fugaces.





Sois mon encre, Poupée. Et tu piques ma chair. Main jaspée de ciel. Bleuets, mes ongles ; saphir, toute lunule ; tropiques fuyant de source nuit ! Des encres, à déluge, tortillent : crotales maoris enténébrant mes pognes ! De cette guipure de sang piaaille, blue note, l'épine du mélèze. J'y écrase ma lèvre. M'abreuver à loisir ? Oh, mais crawler, crawler, prendre pied dans mes veines ; presser de fleurs d'oseille mes phalanges encrées. Ma pâleur se plie au ru – lit de cataractes. Neige tatouée, ma paume : saint cobalt, oui, tatouée, donne eau sombre, et perlant, d'elle-même, en perlant se dérobe.





Je te magnifierai, Maman, si tu me donnes la main – mais quel crime t'enseigne à m'offrir ces lèvres, à darder en alliance ta bouche de tribade ? J'y suce la fleur, moi, dans l'ellipse hortensia – roseurs d'ancolie où le monde brasille en camaïeu lippu ; l'aube, le crépuscule, crépitant de l'onagre, du sang réverbéré aux fibres des tendresses. Un rapt, une féerie, ventre mystique de la bourbe – toi, qui fut ma mère.

